

DISTRIBUTION



Avant qu'un film puisse être distribué, c'est à dire projeté dans les salles, il doit se voir attribué par le Centre National de la Cinématographie qui dépend du ministère de la culture, un visa d'exploitation. Se faire retirer son visa d'exploitation se traduit en général par une interdiction de projeter le film à un public mineur. Ces dernières années, certains films se sont vus retirer leur visa. C'est ainsi que des films comme *La Vie d'Adèle* d'Abdellatif Kechiche (Palme d'or au festival de Cannes 2013), *Antichrist* de Lars Von Trier (prix d'interprétation féminine Cannes 2009) ou encore *Love* de Gapard Noé (film d'ouverture du festival de Cannes 2015) sont maintenant interdits au moins de 18 ans.

Le succès critique est-il moralement acceptable ?

RETROUVEZ LE DERNIER NUMERO SUR LE SITE DES OEILLADES

SOREP
BUREAUTIQUE

La solution pour vos impressions !

burolike

les fournitures comme jamais

green
france

Sandra DRUBAY
Graphiste

7, Boulevard Lacombe - 81000ALBI

Tél. 05.63.49.46.60

Fax. 05.63.49.46.69

www.sorepalbi.fr

L'OEILLETON

Numéro 6





CARTE BLANCHE

L'HOMME AUX 137 FILMS

« *J'ai décidé de dire tout ce que je pensais* »



La perte, le drame, le regard qu'il porte sur son travail, Jean-Louis Trintignant nous en a dit beaucoup ce samedi 19 novembre 2016. Trintignant est très doué pour dénigrer son travail d'acteur. Si on lui demande pourquoi le cinéma, il nous répond qu'un film c'est essayer d'apporter quelque chose, essayer d'émouvoir les gens. Selon lui, on ne peut pas changer les gens par UN film, mais avec plusieurs films oui. L'acteur voulait être un autre, le temps d'une incarnation ne plus être lui-même.

Plusieurs titres ont été mentionnés. Il repense au film de Lellouch *Un homme et une femme*, comme l'une de ses plus grandes réussites. *Ma nuit chez Maud* également, où le travail des textes interminables de Rohmer fut difficile. Un mot fut consacré à Truffaut et à son *Vivement Dimanche* de 1983, un bon film avec un scénario indigne et stupide. Le plus grand metteur en scène vivant est selon lui Haneke, avec qui il a déjà tourné *Amour* en 2014 et *Happy End* cet été.

On oublie aussi parfois que Jean-Louis Trintignant a aussi une expérience du doublage, comme celui du personnage de Jack Nicholson dans *Shinning* qui fut long et difficile.

« *Quand j'étais petit j'avais davantage le goût du drame* »

Trintignant est persuadé qu'on peut parler des choses graves mais d'une façon légère. « *La vie est déjà assez triste, si en plus on fait des films très tristes [...] on ne va pas au cinéma pour voir les horreurs de la vie* ».

Passé et avenir. Quand il mentionne le nombre de cinéastes ayant fait leur dernier film avec lui avant de mourir, il nous lâche un « *je ne porte pas chance* » décomplexé. Sa mère, qui était passionnée de Racine, l'a poussé à être comédien. Pour ce qui est de l'avenir, il pense se consacrer uniquement au théâtre, à la poésie et au film d'Haneke. Un film à conseiller aux étudiants en cinéma ? *Potemkine*.



Si j'étais une couleur, je serais le **rouge**.

Si j'étais un animal, je serais un chevreuil, comme au temps des scouts.

Si j'étais un morceau de musique, je serais un air de Bach.

Le plat que je réussis le mieux est les Carciofi alla romana.

Certaines semaines avec moi sont drôles, d'autres non !





Le Dix-septième ciel
Serge Korber
1966



Le 17^{ème} ciel est le premier long-métrage de Serge Korber il a été tourné et réalisé en 1966, c'est-à-dire il y a 50 ans, avec la participation de Jean-Louis Trintignant et de Marie Dubois dans le rôle de François et Marie.

Comment définir le chef-d'œuvre qui nous a été retransmis en présence de Serge Korber le réalisateur et de Jean-Louis Trintignant l'acteur principal ? Pour reprendre les mots d'une spectatrice, c'est un film qui fait rêver ! Pour nous conduire immédiatement dans ce monde onirique, *Le 17^{ème} ciel* s'ouvre sur un rêve de François, banal laveur de carreaux qui rêve endormi et éveillé de changer de vie. Il se réinvente dans le rôle de James Bond et dans celui d'une rock star ! Jusqu'à ce moment de rupture où il voit à travers la fenêtre du 17^{ème} étage d'un immeuble, la femme de ses rêves et où il décide de ne plus rêver sa vie mais de vivre ces rêves. Il suit alors cette femme à travers la France, dort sur la plage, devient esclave d'un hôtel et rame en pleine nuit pour la reconduire chez elle. C'est une histoire d'amour comme on n'en fait plus, pleine de pudeur et de naïveté. François et Marie sont deux jeunes gens de classes modestes qui se mentent pour se plaire mutuellement. Marie s'invente une vie de château alors qu'elle est bonne à Paris, son père est gardien d'un musée et sa mère est comme elle, bonne dans l'hôtel du musée. Quant à François, il se présente sous les traits d'un jeune romancier moderne. Et c'est là la poésie du film, François et Marie incarnent des enfants. Ils sont tous deux et malgré leur mensonge, d'un naturel et d'une pureté incroyables. Ils mentent comme le font les enfants et s'inventent une vie parfaite comme pourraient le faire des enfants, comme si dès le premier regard ils ne se sentaient pas à la hauteur de cet autre tant désiré. Le film se clôt d'ailleurs sur une image magnifique, celle d'une marelle dessinée sur le sol qui symbolise toute la candeur des personnages.

« Vous m'aimez ? -Je crois que oui »



Le 17^{ème} ciel c'est aussi un film plein d'humour et d'amour. C'est une comédie romantique tout bonnement exceptionnelle qui échappe à tous les clichés et qui déjoue les attentes du spectateur. Oscillant entre toutes les formes de comiques, du parodique à l'ironique en passant par le comique de situation et de gestes, ce film vieux de 50 ans n'en reste pas moins profond et plein de messages, car c'est aussi un film qui traite de la solitude. François par exemple, parle de son vélo comme de son meilleur ami, Jean Lefebvre qui joue le rôle d'un employé est plongé dans une solitude accablante.



Finalement, que ce soient nos deux protagonistes, le patron de l'hôtel, le réceptionniste ou les parents de Marie, ils apparaissent tous de façon isolée, ce qui rend le Happy end encore plus bouleversant, puisque François et Marie continuent leur route ensemble, comme si le réalisateur répondait symboliquement à la question : Pourquoi sont-ils seuls ? Parce qu'ils n'ont pas trouvé l'amour. C'est en cela aussi que le film reste inhabituellement actuel malgré le fait qu'il soit enregistré en noir et blanc. Ce qui d'ailleurs, n'en est que plus beau puisque nous sommes, nous spectateurs, transportés dans une autre époque, plus intense, plus absolue et plus vraie. Des plans somptueux laissent éclater des images grandioses. Il n'y a pas besoin de grands moyens, il n'y a pas besoin de long discours, il n'y a pas besoin de dialogue, car toute l'intensité passe par les regards et les expressions. Bref, les images parlent d'elles-mêmes et c'est là que se reconnaît le génie du réalisateur et des acteurs.



« *C'est une course haletante pour l'amour et le désir. Et chaque scène, chaque plan, on va encore plus loin. Cette échelle qui monte qui monte qui monte... C'est vraiment une image extraordinaire de le voir monter vers le 17^{ème} ciel* » (Spectateur anonyme)



Coup de projecteur sur Serge Korber

Serge Korber est un brillant réalisateur, il fait ses débuts dans l'univers cinématographique avec la réalisation d'une dizaine de courts-métrages. Alors qu'il n'a que 25 ans, il se lance dans l'écriture et la réalisation de son premier long-métrage *Le 17^{ème} ciel* qui à l'époque est un franc succès. Le film reçoit des critiques élogieuses dans le Nouvel Observateur ou encore dans le Figaro. Avec fierté, Serge Korber nous a déclarées avoir tourné son dernier court-métrage et son premier long-métrage avec Jean-Louis Trintignant. Ce monsieur plein de ressources et de verve reviendra bientôt sur le devant de la scène avec une nouvelle réalisation.

(Petit avant-goût alléchant : ce seras un long-métrage sur Bobby Lapointe !)

Dans l'œil du spectateur

« *Magnifique* » « *Beau* » « *Humain* » « *Grandiose* » « *Fabuleux* » « *Poétique* »

C'est une pluie de compliments que nous avons recueillie après la diffusion du film de Serge Korber, *Le 17^{ème} ciel*. Les applaudissements inhabituellement longs et la standing-ovation du public nous avait mis sur la voie, le film a fait un carton ! Il a su réunir les petits comme les grands et les ravir. C'est clairement un film qui réunit et qui unit. Avec l'équipe du journal nous sommes allées recueillir le sentiment du public après la projection et le débat s'est montré très riche. Ce qui en est ressorti dans un premier temps, c'est que le film est actuel, la thématique de la solitude fait écho à notre société plongée dans l'hyper-communication et qui du coup ne connaît plus « la vraie communication ». C'est aussi un témoignage d'époque, ce film tourné en 1966 rend compte du changement progressif de la société qui déjà, peu avant mai 68, donne une place de plus en plus importante à la femme. Et ça « *Ça laisse le temps de rêver !* » (François à Marie). Quoi qu'il en soit, ce qui apparaît clairement c'est l'universalité du film, sa résistance à travers le temps, mais aussi et surtout sa capacité à nous divertir encore et à nous faire réfléchir toujours. L'émotion était au rendez-vous, la salle a été particulièrement réceptive, nous avons tous été émus et nous avons tous ris. Les rires d'ailleurs ont été francs et généreux ! De l'avis de tous, ce chef-d'œuvre est une bouffée d'oxygène, un plaisir à consommer sans modération !

« *Je suis sous le charme !* »

« *On ne fait presque plus de films comme ça maintenant !* »

« *On ne s'ennuie pas deux minutes* »

« *Ça donne une autre dimension* »

« *C'est d'autant plus fort de les voir avec ce plaisir et ce regard sur leur film* »

Jean-Louis Trintignant a su nous faire rêver, sa beauté et son charisme ravissent le cœur et les yeux des dames. Quant à Marie Dubois, elle est d'une beauté et d'une pureté qui ont sues plaire à ces messieurs. La présence de Jean-Louis Trintignant et de Serge Korber est une plus-value non négligeable !

Merci à tous les spectateurs qui ont particulièrement nourri cette critique !



ASPHALTE
Samuel Benchetrit
2015

Ce petit OVNI avant-gardiste renouvelle le cinéma Français



Le film à petit budget met en scène des individus qui ne se seraient jamais croisés autrement et prouve que nous pouvons TOUS vivre ensemble. Plusieurs rencontres incongrues forment des couples détonants et atypiques. Un faux photographe tombe amoureux d'une infirmière de nuit. Un cosmonaute américain débarque tout droit de l'espace pour atterrir chez une vieille Algérienne. Un jeune glandeur accro au lait donne des conseils à une actrice dépassée. Un peu WTF sur les bords, ce chef-d'œuvre (oui, je pèse mes mots) dépeint le microcosme social d'un immeuble de banlieue. Le long-métrage émouvant touche l'essence même des relations humaines. Il nous parle de solitude, d'âmes qui se cherchent, certaines en quête d'amour, d'autres en manque d'une figure maternelle. Dans une boucle, des instants de partage poétiques sont délivrés.

*« J'ai peur de dire n'importe quoi...
-C'est pas grave tant que tu le dis bien [...]
pas pour qu'on te choisisse, pour maintenant »*

Le ton plein d'humour et de légèreté a fait résonner les éclats de rire dans la salle. Le comique de situation quelque peu absurde met en scène des moments improbables. La barrière du langage crée des quiproquos hilarants.

*« I am from Nasa.
-Vous êtes témoin de Jéhovah ? »*



Le décor est abîmé par le passage du temps et le format en **4 : 3** renforce cette temporalité ancrée. L'immeuble est clairement délabré, plein de trous, de fissures et de tags. Dans *Asphalte*, c'est la couleur grise qui prédomine, le gris du bitume est omniprésent, sur la route, à l'hôpital ou dans l'immeuble même où se jouent et se nouent les relations entre les personnages. Même le ciel est toujours gris, jamais un rayon de soleil ou un ciel bleu sans nuage ne vient éclairer les protagonistes. Le titre est donc bien choisi, les personnages sont comme emmurés dans un décor de béton armé. Mais ils sont lumineux au sein de ce milieu dégradé. Les acteurs à la beauté glaciale nous offrent un jeu juste, parfait. Les silences nombreux mettent en évidence chaque élément lors de ces instants de calme absolu. Evidemment, les plans et cadrages de Benchetrit sont magnifiques et donnent des moments d'apaisement.

Le cadre n'est pas le seul lien entre les histoires, un bruit que chacun interprète différemment les lie de façon plus intense. Est-ce un enfant qui crie tous les soirs, est-ce un tigre échappé d'un zoo ? Impossible de le savoir avant la fin du film. Finalement, c'est dans la révélation de ce mystère que l'on voit toute la fantaisie et la rêverie des personnages, puisque comme une porte qui se clôt, le mystère est dévoilé.

La dernière scène avec l'hélicoptère s'envolant dans les cieux offre la promesse d'un espoir.

Jean Louis Trintignant est
venu nous présenter
Asphalte, où son petit-fils
Jules Benchetrit joue.



*« Il faudrait qu'on s'entende tous. On n'est pas venu sur la Terre pour s'entretuer,
pour s'exploiter. On est venu là pour s'en sortir, s'en tirer ensemble.
Ce film est d'une intelligence formidable sans jamais être appuyée.
Ce ne sont pas des héros mais on les aime, moi je les aime » (Trintignant)*



L'œil Critic'de la Redac'

ORPHELINE
Arnaud des Pallières
2016



Orpheline est un mélange de fiction et de documentaire. En effet, le réalisateur Arnaud des Pallières souhaitait « **mettre [son] travail au service d'une histoire qui est plus qu'une fiction et ne [lui] appartient pas. Celle de la lutte d'une femme pour sa vie, sa liberté et son identité** ». Le film commence dans une prison où une femme, Tara, sort de ce pénitencier vers la liberté. Nous alternons ensuite avec une scène dans une école présentant Renée, directrice d'une école élémentaire. Ces deux scènes différentes vont pourtant se réunir en une seule. Ces deux femmes partagent un même passé. Cette réunion déclenche une réaction en chaîne. Renée est finalement rattrapée par son passé chaotique.

Arnaud des Pallières joue avec le spectateur en alternant les époques et les scènes. Il nous plonge dans le passé afin d'expliquer le parcours de Renée (de son vrai nom Karine) qui l'a conduit à changer de nom. Au fur et à mesure que les histoires avancent, nous commençons doucement à comprendre de quel crime elle est accusée.



Orpheline est comme un gigantesque puzzle vivant dont nous devons assembler les pièces entre elles. Les séquences alternent entre passé, présent et futur. Chaque séquence est un flash-back de la précédente et nous explique comment Karine est devenue complice de meurtre et doit purger une peine de prison. C'est avec une aisance incroyable que les différentes actrices s'alignent sur le jeu des autres qui interprètent la même personne, mais avec plusieurs identités. Ce long-métrage traite avec violence et dureté de plusieurs jeunes femmes dans différentes périodes de leurs vies et qui à leurs manières sont à la recherche d'une forme de bonheur et d'apaisement.

Nous supposons donc que les quatre femmes que nous voyons tout le long du film sont en réalité la même personne.

▪ Léa



A JAMAIS
Benoît Jacquot
2016



A Jamais est le 23^{ème} long-métrage de Benoît Jacquot. Il adapte l'histoire de Laura et Rey du roman de Don DeLillo : *The Body Artist*. Un jour Rey décède et nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si c'est un accident ou un suicide. Benoît Jacquot a choisi de faire en sorte que Rey mette fin à ses jours de manière prémédité. Son mari décédé, Laura est restée seule (ou presque)... Celle-ci continue de vivre dans cette grande maison hantée et sombre peu à peu dans une sorte de folie face à la perte de l'homme qu'elle a tant aimé. Tout ce qui se trouve autour d'elle contribue à cette hantise qui la poursuit tout le long du film.

Un long-métrage original et atypique qui traite d'un sujet difficile, « **mais qui nous regarde tous** » rajoute Benoît Jacquot avant le début de la séance. En effet, cette histoire est avant tout un amour passionnel, au-delà de ce qu'on peut imaginer et le deuil est traité avec beaucoup d'implication. L'alternance entre les silences et les bruits fréquents, les apparitions, les échanges de voix et les reprises de dialogue, contribuent à une véritable gradation dans la perte et la reconstruction. Une véritable claque psychologique.

« *L'étrangeté au sens le plus fort* »



Nous sommes peu à peu entraînés dans les hallucinations de Laura. Rey revient et semble ne jamais être parti. Laura incarne peu à peu celui qu'elle a perdu et à plusieurs reprises, les deux personnages ne font plus qu'un et s'entremêlent. Nous pouvons même parler d'une troisième personne qui s'ajoute aux deux premières : le fantôme. Ce fantôme qui prend tantôt l'apparence de Laura, tantôt celle de Rey qui doit tout réapprendre. L'histoire est si forte qu'elle nous perd et nous fait frissonner.

« *Je reprends possession de moi par toi* »

Quand les lumières se rallument, c'est un mélange d'incompréhension et de bouleversement qui anime la salle. Beaucoup de mystère et de surnaturel tournent autour de la thématique du long-métrage de Benoît Jacquot. « **Le deuil nous fait passer par différentes étapes** » nous confie Julia Roy durant le débat, c'est sur ces étapes qu'elle s'est penchée pour l'écriture du scénario et le jeu de son personnage Laura. Mathieu Amalric ajoute également de la profondeur au film avec une prestation incroyable.

■ Louise & Léa



QUAND J'AVAIS SIX ANS J'AI TUE UN DRAGON
Bruno Romy
2016



Auteur de fées burlesques telles que *Rumba* et *La fée*, échafaudées avec le duo comique Abel et Fiona, Bruno Romy, dans une tonalité légère et poétique a fait le choix de nous parler d'un sujet plus sérieux. Un jour, le cinéaste et sa femme Annabelle apprirent la leucémie de Mika, leur fille cadette. Il fut hors de question pour le réalisateur de continuer à travailler. Il resta auprès de sa fille durant huit mois. De cette expérience bouleversante naquit un film tourné en Normandie, retraçant cette période passée auprès de Mika, d'Anabelle et du personnel médical « instrument » de la guérison.

*« Quand j'avais six ans j'ai eu une maladie très grave.
On a décidé d'en faire un film.
Je ne sais pas si ça va être très drôle ».*

Ce documentaire évoque de nombreuses thématiques. Allant du diagnostic de la maladie, en passant par les symptômes, le traitement, les effets secondaires de la chimiothérapie, la mutation du corps et les allers-retours à l'hôpital. A la peur, la colère, la mort. Et tout cela, sans rien amoindrir. Pourtant ce documentaire est simplement époustouflant ! En effet, le réalisateur nous plonge dans l'intimité de sa famille avec beaucoup de sincérité et de pudeur, sans jamais tomber dans le glauque. Les propos n'ont pas été enregistrés en temps réel mais sont restitués, rejoués. Les dialogues sont très bien écrits et souvent drôles.

« Je cherche une place de parking. Non mais c'est dingue le nombre de gens malades ! »

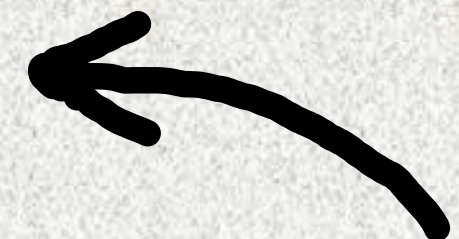


La présence de plusieurs narrateurs apporte une richesse au discours et offre différentes perceptions. Elle nous aide à saisir : comment un père, une mère, vivent le séisme du diagnostic ; comment la maladie de l'enfant aimé réorganise de manière radicale la vie du couple ; comment l'enfant continue de vivre malgré la maladie.

Auprès des voix-off de Bruno, d'Annabelle et de Mika, nous retrouvons la voix d'Odile, médecin du service d'oncologie pédiatrique, offrant un point de vue externe et rationnel à l'histoire.

Le cinéaste arrive à traiter un sujet grave avec beaucoup de légèreté. Cela s'explique bien entendu par la fluidité de la narration, mais aussi par l'ambiance enfantine et par le mélange du réel et de la fiction. Aux côtés d'images filmées au moment de la maladie, il incorpore des chorégraphies loufoques, rythmées par des musiques du chanteur Philippe Katerine telles que : « *La Banane* », « *La Reine d'Angleterre* », « *Les derniers seront toujours les meilleurs* ».

Il insère aussi de nombreuses mises en scène burlesques et poétiques qui sont introduites par l'animation de nombreux dessins de Mika, dessinés lors de ses séjours répétés à l'hôpital. L'intuitivité ainsi que la maladresse de ses traits ont su être parfaitement préservées, en détails, et donnent une dimension originale. Le travail réalisé en grande partie sur papier blanc par le jeune Oscar Aubry est tout simplement excellent et offre une incroyable esthétique poétique à ce documentaire qui n'est plus ni moins qu'une fabuleuse déclaration d'amour d'un père à sa fille.



Oscar Aubry est venu nous parler du film et de son travail d'animation



Hors-série

« En compagnie des petits »

Ce samedi matin, les plus petits étaient mis à l'honneur avec les courts-métrages pour enfants. En partenariat avec Média-Tarn et la ménagerie de Toulouse, le festival nous a offert un merveilleux retour en enfance. En tout, cinq courts-métrages ont été projetés.

Les deux premiers, réalisés par les enfants de l'école Lucie et Raymond Aubrac d'Albi, témoignent d'un superbe travail de Bérangère Kerviel et de ses élèves de CE2 présents pour cette occasion. Note particulière à *Je me souviens* inspiré du livre de George Perec. Des dessins et des découpages avec en fond la voix de chacun des enfants nous berçant avec leurs souvenirs les plus marquants. *Les vacances de monsieur Ulysse* reste sur la même note lyrique.

Le programme de courts-métrages proposé par la ménagerie de Toulouse fut tout aussi attendrissant. *Le bizarre voyage de Jacqueline et Jean-Pierre* et *La légende de Sarignac* réalisés par les écoles Lakanal et Paul Bert de Toulouse, continuent à nous faire voyager dans l'univers des enfants où se mêlent remarques enfantines, mais néanmoins pertinentes et merveilleuses.

Pour finir les projections, *L'oiseau pleureur*, un court-métrage de Claire Ledru réalisatrice professionnelle, a de quoi faire rêver neuf minutes de plus précisément, les enfants présents dans la salle. Une matinée légère et amusante saluant le travail des plus petits contribuant eux aussi et avec brio, au festival des Œillades.



■ Louise

« Corps et Paroles d'Acteurs »

« *Nuits Blanches* »

Francis Blanche, figure du paysage comique français, tout du moins celui de nos parents et grands-parents, disparaît prématurément à l'âge de 53 ans, fatigué peut-être de la vie de fou qu'il a menée. Nous avons eu la chance d'avoir hier avec nous son fils, Jean-Marie. Le timbre de voix très follement similaire, l'homme nous parle de sa vie, de sa carrière et de son père, mais aussi de politique. Cette rencontre, riche en émotions, a commencé par un film-hommage à Francis Blanche de Serge Korber. Ce film nous montre un homme troublant, sans normes « *mais énorme* », à la double, voire triple vie. Il ne mentait pas, il avait juste une manière de manier les mots. « *C'est fou cette façon qu'ont les gens de mer de faire des phrases* » (*Les Tontons Flingueurs*). Il passait beaucoup de « *nuits blanches* », entre sa radio, son cinéma et sa vie privée chaotique. Un personnage humaniste qui se fichait de la bienséance.

« *Je suis là donc je peux vous le dire, il n'a jamais dormi à la maison.*

Il est mort quand j'avais 16 ans. »

Qu'aurait pensé Blanche de De Funès ? Il aurait fait un bon brigadier chez les gendarmes de St-Tropez. Les deux hommes se sont pourtant connus très jeunes dans *Les Branquignols*. Serge Korber nous parle du chemin qui l'a mené vers Louis de Funès, peu de temps après le sortie d'*Hibernatus*. De Funès était mal vu par les critiques et les cinéastes fraîchement sortis de la Nouvelle Vague. Il avait une réputation exécrationnelle d'acteur caractériel. Le courant est pourtant passé immédiatement entre Korber et lui, qui avait adoré *Un Idiot à Paris*.

On nous raconte alors De Funès, on saute d'anecdotes en anecdotes, on nous montre des passages filmiques. Les néophytes en apprendront certainement beaucoup, les puristes seront plongés dans la nostalgie.



■ Lucie